

ALESSANDRO  
**BARBERO**

Waterloo



**Champs** histoire

Extrait de la publication

# ALESSANDRO BARBERO

## Waterloo

Le 18 juin 1815, près de 200 000 hommes s'affrontent sur une petite langue de terre d'à peine quatre kilomètres sur quatre : l'armée de Wellington, coalition hétéroclite de différentes nationalités, l'armée prussienne de Blücher et celle de l'empereur Napoléon. Des hommes de conditions diverses, frottés à la guerre ou non : tel ce vieux prince prussien qui confesse « puer un peu », ou ces soldats irlandais qui traquent les femmes et l'eau-de-vie, dînant d'une maigre soupe assaisonnée de poudre avant de s'endormir dans la boue. Heure après heure, ce livre fait resurgir les interrogations et les doutes des protagonistes de cette journée mythique.

Car la bataille de Waterloo, « charnière du XIX<sup>e</sup> siècle » selon le mot célèbre de Victor Hugo, l'épisode qui détrôna Napoléon et assura la paix en Europe pendant plus de quarante ans eût pu connaître une fin différente. Débusquant l'histoire sous le mythe, Alessandro Barbero nous en restitue le véritable déroulement. Il entremêle avec une extraordinaire maîtrise sources et témoignages, cartes et analyses stratégiques, dialogues hauts en couleur et aperçus historiques, livrant ainsi le roman vrai de cette bataille légendaire.

**Alessandro Barbero**, spécialiste d'histoire militaire, enseigne l'histoire médiévale à l'université du Piémont-Oriental de Vercelli. Ses livres, essais ou romans, sont traduits dans plusieurs langues, notamment en français : *La Belle Vie ou les Aventures de Mr. Pyle, gentilhomme* (1998), *Roman russe* (2002), *Charlemagne* (2004), *Le Jour des Barbares* (2006) et *Poète à la barre* (2007).

Traduit de l'italien par Elizabeth Auster.

En couverture : *Waterloo*, 1970, de Sergei Bondarchuk.  
© Photos12.com – Collection Cinéma.

**Flammarion**

Prix France : 9 €  
ISBN : 978-2-0812-1310-4



9 782081 213104  
www.editions.flammarion.com

Extrait de la publication





Waterloo

*Dans la même collection*

Ken Alder, *Mesurer le monde. L'incroyable histoire de l'invention du mètre.*

Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique.*

Alain Demurger, *Croisades et croisés au Moyen Âge.*

Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française.*

Daniel Lefeuvre, *Pour en finir avec la repentance coloniale.*

John Tolan, *Les Sarrasins.*

Laurent Vidal, *Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique. Du Maroc à l'Amazonie (1769-1783).*

Alessandro Barbero

# Waterloo

*Traduit de l'italien  
par Elizabeth Auster*

**Champs** histoire

Titre original : *La battaglia. Storia di Waterloo*,  
© 2003, Gius. Laterza & Figli, Rome-Bari.  
© Éditions Flammarion, 2005, pour la traduction française.  
© Éditions Flammarion, 2008, pour cette édition.  
ISBN : 978-2-0812-1310-4



*L'histoire d'une bataille, c'est un peu comme celle d'un bal. Certains peuvent se souvenir de tous les petits faits dont le grand résultat est la bataille gagnée ou perdue, mais personne ne peut se souvenir de l'ordre et du moment exact où ils sont advenus, et c'est précisément cela qui fait toute la différence.*

*Je m'oppose à toute intention d'écrire une histoire de la bataille de Waterloo. Car si l'on en écrit la véritable histoire, qu'adviendra-t-il de la réputation de moitié de ceux qui s'en acquièrent une et qui la méritèrent par leur courage, mais qui ne s'en tireraient peut-être pas aussi bien si leurs erreurs étaient rendues publiques ?*

*Laissez tomber avec la bataille de Waterloo.*

Wellington



## PROLOGUE

Dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> mars 1815, une flottille composée d'un navire de guerre et de six petites embarcations jeta l'ancre au large d'Antibes, en vue de ce qui constitue aujourd'hui l'une des villégiatures les plus luxueuses de la Côte d'Azur et n'était alors que de misérables villages de pêcheurs agrippés à un territoire inhospitalier. Les bateaux à peine ancrés, leurs chaloupes étaient mises à l'eau et des escadrons de soldats commençaient à débarquer, sous les yeux ébahis du fonctionnaire des douanes accouru pour contester la régularité de l'abordage. Les premiers soldats qui touchèrent terre allèrent frapper au fort d'Antibes, et y furent promptement arrêtés. Mais les chaloupes continuaient à en transporter d'autres, jusqu'à ce qu'il y eût sur la plage plus d'un millier de grenadiers, deux canons et même un escadron de lanciers qui parlaient polonais entre eux. Finalement, vers le soir, le maître de tous ces gens descendit en personne à terre par une passerelle improvisée que soutenaient pour lui ses hommes, entrés dans l'eau jusqu'à la taille, et un officier fut dépêché au commandant du fort afin de lui notifier que l'empereur, après dix mois d'exil à l'île d'Elbe, avait regagné la France pour y reprendre possession de son trône.

La nouvelle du retour de Napoléon était si extraordinaire que, même en ce temps qui ignorait encore les

médias, elle fit en quelques jours le tour du continent, suscitant partout consternation ou enthousiasme. L'Europe avait réellement cru terminées les guerres napoléoniennes et, avec elles, la Révolution qui avait incendié le monde pendant vingt-cinq ans. Les rois avaient repris possession de leur trône, les armées avaient été démobilisées et la conscription obligatoire abolie ; une classe politique cosmopolite et satisfaite d'elle-même s'apprêtait à gérer tranquillement une longue paix. Le fait que Napoléon fût encore vivant, en exil sur une île, quelque part dans la Méditerranée, était certes ennuyeux, mais l'on s'efforçait de le refouler : quand le duc de Wellington annonça au Congrès de Vienne que l'exilé s'était enfui d'Elbe et avait débarqué en France, les délégués éclatèrent de rire, croyant à une plaisanterie. Quelques jours suffirent à leur faire changer d'opinion : le 13 mars, le Congrès publia une résolution, formulée dans le français diplomatique de l'époque, où il déclarait Napoléon hors la loi, sujet à la « vindicte publique ». Après quoi le Parlement anglais et les chancelleries de la moitié de l'Europe commencèrent à discuter pour établir si, sur la base de cette formule, tout homme pouvait le tuer impunément ou s'il fallait au contraire l'arrêter et le faire comparaître en procès.

Le 20 mars, l'empereur entra pour sa part triomphalement dans Paris, d'où il envoya des lettres personnelles à tous les souverains d'Europe : il y assurait sur le plus modeste des tons ne désirer que la paix et renoncer à toute revendication sur les territoires qui avaient appartenu à la France à l'apogée de son empire. Les chancelleries européennes ne daignèrent pas y répondre. À Londres, le Premier ministre n'autorisa même pas le prince régent à ouvrir la missive et la fit retourner

encore cachetée. Dès le 25 mars, les quatre grandes puissances – Angleterre, Autriche, Russie et Prusse – qui avaient défait Napoléon l’année précédente signaient un traité d’alliance par lequel elles s’engageaient à mettre sur pied une armée de cent cinquante mille hommes chacune en vue d’envahir la France sitôt que possible. L’Angleterre, la puissance économique alors dominante dans le monde, accepta de financer la mobilisation de ses alliés, et la banque Rothschild commença à récupérer de toutes parts les liquidités afin de fournir au gouvernement de Sa Majesté l’énorme somme de six millions de livres sterling que l’on estimait nécessaire pour payer le tout.

Dans ces conditions, il ne restait plus à Napoléon qu’à réarmer. Il le fit avec ses extraordinaires capacités d’organisation, qui n’avaient en rien diminué au fil des ans. L’armée laissée en héritage par les Bourbons fut ramenée à ses pleins effectifs. Les conscrits de l’année précédente furent rappelés. La Garde nationale fut mobilisée. On entama une production massive de fusils. On acquit ou confisqua tous les chevaux disponibles. On brûla en quelques semaines les réserves du Trésor et on extorqua aux banques réticentes des financements. Même ainsi, l’empereur ne pouvait penser s’opposer avec succès aux quatre armées qui s’apprêtaient à envahir la France. Il s’y était essayé un an auparavant alors qu’il avait nettement plus de ressources, et cela ne lui avait rien valu. L’unique espoir était de les prendre de vitesse. De fait, même si la période d’entraînement des conscrits pouvait se réduire à quelques petites semaines en cas d’urgence, les armées de l’époque avaient besoin de plusieurs mois pour s’équiper et se mettre sur le pied de guerre. Au début de l’été, seules deux des quatre armées d’invasion étaient rassemblées aux frontières de

la France : l'une, commandée par le duc de Wellington, comprenait en sus du contingent britannique les troupes des Pays-Bas et de diverses principautés allemandes ; l'autre était l'armée prussienne au commandement du vieux feld-maréchal von Blücher. Chacune de ces deux armées, prise en elle-même, était plus faible que celle que Napoléon avait destinée à la défense de la frontière septentrionale, l'Armée du Nord. Aussi l'empereur avait-il de bonnes chances de les battre s'il réussissait à les attaquer séparément.

Si l'on veut comprendre le plan de Napoléon, il convient de savoir qu'une armée qui avait pris ses quartiers en attendant le début des opérations occupait un territoire immense. Les soldats, à l'époque, étaient logés chez les civils qui avaient l'obligation légale de les héberger ; or, pour loger et nourrir une telle quantité d'hommes et de chevaux, il était indispensable de les disperser. Début juin, l'armée de Wellington et celle de Blücher étaient cantonnées sur presque tout le territoire de la Belgique, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-est. Pour concentrer ses troupes et livrer combat dans des conditions optimales, chacun de ces deux généraux allait avoir besoin de deux ou trois jours au moins. En avançant par surprise au milieu d'eux, l'empereur comptait anéantir le premier des deux qui viendrait à sa portée, sans que l'autre fût en mesure d'intervenir. Le succès du plan dépendait, à l'évidence, de son caractère secret. Dans les premiers jours de juin, Napoléon ferma les frontières et donna ordre que pas un homme, pas une diligence, pas une lettre ne sortît de France. Puis, avec une extrême rapidité, il concentra l'Armée du Nord derrière la frontière belge. À l'aube du 15 juin, les premières patrouilles de cavalerie entrèrent en territoire

ennemi, sitôt suivies par de longues colonnes d'infanterie. Ainsi commençait la campagne de Waterloo en laquelle les survivants des deux camps, tous également convaincus d'avoir lutté pour la juste cause, devaient voir, comme l'écrit un officier anglais, « un terrible combat mené pour un enjeu terrible : la liberté ou l'esclavage de l'Europe ».





PREMIÈRE PARTIE

« NOUS VERRONS DEMAIN »

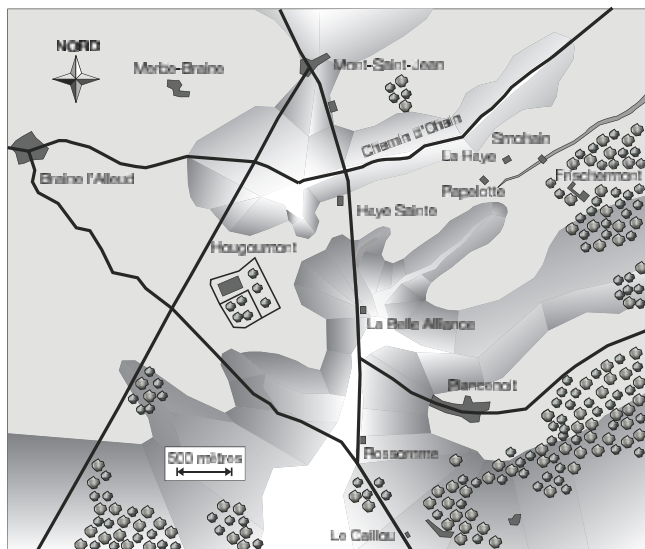


## 1. La veille

C'était presque le soir. Depuis le début de l'après-midi il avait commencé à pleuvoir et les collines du Brabant gorgées d'eau s'étaient transformées en une mer de boue. Seule la route pavée, la grand-route qui menait de la frontière française à Bruxelles, était encore praticable, bien qu'à grand-peine. S'y pressaient les soldats, les chevaux, les canons de Napoléon, à la poursuite de l'armée de Wellington en retraite. Dans des conditions normales, ce 17 juin, il aurait dû faire jour jusqu'à plus de neuf heures ; mais, depuis que le soleil chaud du matin avait fait place à des averses, l'horizon s'était obscurci, comme à la tombée d'un crépuscule précoce. Dans l'une et l'autre armée, tous les soldats, jusqu'au dernier jeune homme hollandais ou allemand recruté depuis quelques petites semaines dans la milice et totalement ignorant de ce qu'était la guerre, comprenaient que, pour ce jour-là, il n'y aurait plus de bataille. Mais le lendemain ?

Chevauchant sous le déluge, Napoléon arriva à l'auberge dénommée la Belle-Alliance qui se dressait et se dresse toujours en un point panoramique à côté de la grand-route, dans la commune de Plancenoit. De là, on voyait la route descendre par à-coups à travers une vaste zone de champs cultivés que la pluie avait réduits à l'état de marécages, puis remonter vers une longue crête, parallèle à la ligne de l'horizon, sur laquelle se détachait à

l'époque un grand orme solitaire. Là, la route de Bruxelles croisait une autre route, de moindre importance, appelée localement le chemin d'Ohain, qui courait tout le long de la crête ; une fois passé le croisement, la grand-route descendait, désormais invisible, vers une autre ferme et un petit groupe de maisons, pas vraiment un village, nommés tous deux Mont-Saint-Jean. Un homme à pied avait et a besoin d'un bon quart d'heure pour parcourir la distance entre la Belle-Alliance et ce croisement, qui existe encore aujourd'hui, même si les routes sont toutes asphaltées et qu'à la place de l'orme a surgi un groupement d'hôtels et de restaurants.



1. Le champ de bataille (Waterloo se trouve deux kilomètres plus au nord, et ne figure pas sur la carte)

Napoléon braqua la longue-vue que s'était empressé de lui tendre un de ses aides et explora l'horizon. Une



Composition et mise en page



N° d'édition : XXXXX  
Dépôt légal : XXXXX 2008

Extrait de la publication